

QUATRE DAMES
ET UN JOKER

Yves Paelinck

Quatre dames et un joker

Thriller

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

AVERTISSEMENT

Ceci n'est qu'un divertissement, sans plus.
Je vous souhaite d'y trouver un peu de plaisir comme j'en ai pris à l'écrire.

Il s'agit d'une fiction qui n'a cependant rien d'impossible...

Mes personnages sont inspirés d'êtres bien réels. Une façon de témoigner mon respect et ma tendresse à quelques personnes que j'ai eu l'occasion et la chance de côtoyer. Écrire cette intrigue, en les choisissant comme enquêtrices, m'a permis le temps d'un été, de les ressusciter.

Le manuscrit a dormi douze ans dans le tiroir d'un beau meuble en bois fruitier. L'exhumant et le relisant, j'y trouve encore un certain charme.

Il en est parfois ainsi des histoires désuètes...

Y.P.

Marthe se préparait.

C'était dimanche et comme tous les dimanches après-midi, elle avait rendez-vous avec ses amies chez Pierre, au Grand Café ; un établissement qui, pour elles, était presque une institution.

Comme à l'accoutumée, elle soliloquait. Ah, le charme des villes de province ! On ne vous parle que de Paris ou des grandes capitales. N'est-on pas mieux ici ? Parmi les premiers chez soi plutôt que le dernier dans une grande ville anonyme ? L'idée n'était pas neuve mais elle prenait plaisir à se la répéter non pas qu'elle doive se convaincre, sa religion était faite, simplement comme on se répète une bonne nouvelle.

Il faisait un temps de saison car ici, on voit les saisons et on était en novembre. La veille de l'hiver décourage souvent les personnes dites d'âge. Il n'en était rien pour Marthe. Il suffit de savoir se prémunir et c'est toujours avec plaisir qu'elle s'habillait en pareille circonstance. D'abord de solides chaussures aux semelles épaisses et des chaussures qui tiennent bien la cheville. Le froid vient toujours par le bas ou par le haut, d'où la nécessité de couvrir convenablement les extrémités. Le tailleur était strict mais de bonne coupe. Elle se regarda dans le miroir du dressing-room, la silhouette restait mince. Elle choisit une broche qui lui rappelait un agréable souvenir, un camée dont elle ne se lassait pas. Puis, dans un autre tiroir, elle choisit un foulard de soie.

Elle aimait trouver chaque chose à sa place. Dans la penderie, elle prit le manteau d'astrakan, certes un peu lourd mais si chaud. Évidemment, l'astrakan n'était plus une fourrure à la mode mais qu'importe, vu qu'elle se considérait comme démodée. Son âge lui rappelait le nombre de saisons passées...

Dans le hall, elle ouvrit le premier tiroir d'une commode en acajou où elle avait coutume de ranger ses gants. Elle resta hésitante un moment devant le tiroir ouvert, fixant le petit spray lacrymogène déposé sur une pile de mouchoirs en fine batiste, à côté d'un petit sac contenant de la lavande séchée. Les journées sont courtes et il fera sombre au retour, songea-t-elle, surtout si elle raccompagnait Marie jusqu'à sa petite maison. Elle mit donc l'objet dans son sac où il alla rejoindre son drageoir, la pochette contenant le stylo à bille en laque et son carnet d'adresses.

Enfin, devant le miroir du hall, elle posa délicatement le chapeau assorti à son manteau, garni d'une voilette. Une pensée pour le grand Charles, ayant lu dans une revue sans doute chez le coiffeur que le Général, pour les réceptions à l'Élysée, imposait que les femmes ne soient pas en cheveux.

Il était 15 heures 30 lorsqu'elle arriva au Grand Café, saluée par Pierre, le garçon dont le chaleureux bonjour n'était pas feint.

Depuis des années, c'était leur quartier général et Pierre, grand quinquagénaire au crâne déjà bien dégarni et au smoking un brin usé, l'aida à se défaire de son manteau. Elle était la première mais personne n'aurait osé prendre leur table. Pierre avait le privilège de les servir et aucun garçon ne se serait risqué à usurper cette fonction. L'établissement était vaste et bien éclairé, une sorte de grande véranda aux allures de serre ancienne avec des ferronneries vertes, hautes, des arrondis et des coins formant alcôve comme on en trouvait jadis dans certaines villes d'eau.

Marthe était à peine installée que trotinant et toute menue apparut Marie. Marie avait-on l'habitude de dire, c'est un Saxe. L'expression était de Berthe mais les amies se l'étaient appropriée.

D'elle, on ne voyait d'abord que sa petite taille et ses yeux myosotis. Chapeauté et gantée, un manteau gris clair et un sac qui paraissait grand pour sa petite personne, elle embrassa son amie.

Sur ses talons arrivaient ensemble Berthe et Émilienne. Le quartor était formé, chacune trouvant sa place où, depuis tant d'années, elles consacraient au plaisir des cartes.

Émilienne se glissa d'abord sur la banquette de moleskine. Quoiqu'un peu corpulente et opulente dans sa zibeline, elle était étonnamment souple. Berthe s'assit à côté d'elle en poussant de petits soufflements comme si elle avait fait un effort physique. Dans son coin, à gauche, Marthe regardait ses trois amies en souriant. Pierre déposa les tasses en porcelaine et la théière. Il prit ensuite la commande non sans une certaine componction. Les bonnes maisons se reconnaissent souvent à leur clientèle : là où il y a un certain nombre de dames âgées. La connaissance semble venir avec les ans. Les amies papotèrent un moment puis sans plus tarder se livrèrent à leur occupation dominicale : le chasse-cœur.

Les cartes tombaient, chacune se concentrait sur son jeu et de temps en temps, elles se jetaient de petits regards furtifs et scrutateurs donnant à penser qu'elles devinaient le jeu de leurs amies et pourtant adversaires sur leur physionomie. C'est vrai que Berthe, ex-expert-comptable et qui bien évidemment tenait les comptes, avait une façon de serrer les mâchoires, quand elle tentait une générale, qui ne trompait pas. Marie, en revanche, avait les yeux plus rieurs qu'à l'ordinaire. Marthe s'essayait à l'impassibilité tandis qu'Émilienne jouait avec une décontraction, une nonchalance et une absence apparente de concentration qui les laissaient pantoises quand elle réussissait la générale ! L'air de ne pas y toucher, un bon sourire comme si tout était de la chance et elle vous emmenait cela avec le même doigté que si elle retirait un soufflé du four. L'air ravi pendant que Berthe s'escrimait avec ses additions, elle se réservait une tranche de cake.

La vie n'est pas forcément désagréable passé soixante ans. À elles quatre, elles totalisaient plus de deux siècles et même plus de deux siècles et demi ! D'aucuns pensent que la vie commence à cinquante ou à soixante ans, ce n'était pas leur avis. Peut-être parce qu'elles avaient toujours fait ce qu'elles voulaient, en essayant de le faire bien et sans souci du qu'en-dira-t-on. Encore maintenant, il ne s'agissait pas de se laisser aller. Ce n'était pas parce que les chiffres deviennent impressionnants et l'ouïe un peu moins fine qu'il y a lieu de se négliger. Leurs mises étaient toujours aussi soignées et ce respect de soi était pour elles une forme de respect des autres. Les soucis, les ennuis de santé, les peines et les regrets ne se portaient pas en bandoulière. Elles étaient célibataires ou veuves ou redevenues célibataires et de toute façon, d'un âge ou le « mademoiselle » devient une incongruité.

Marie avait tenu sa vie durant la pharmacie Pageot au coin de la place municipale. Une pharmacie herboristerie qui avait gardé son air vieillot avec ses belles étagères garnies de pots en porcelaine blanche couverts de noms latins, ses mortiers et son ancienne balance de précision aux plateaux de cuivre jaune. Les nouveaux pharmaciens, un couple qui n'était pas d'ici, avaient trouvé la reprise raisonnable. Marie ayant agi comme elle agissait en tout, avec modération. Certes, la partie herboristerie ne représentait plus beaucoup de chiffres dans cette affaire, les médecins de maintenant prescrivant à tour de bras des antibiotiques. Plus l'ordonnance est longue et plus le patient à l'impression d'être bien soigné. Beaucoup de personnes cependant prenaient encore le chemin de la petite maison pour demander des herbes et des conseils. Des personnes âgées et de plus jeunes aux allures écologistes. On lui apportait aussi en saison des paniers de champignons en lui demandant de regarder si un faux frère ne s'était pas glissé dans la cueillette. Il ne faut pas avoir lu Sacha Guitry pour savoir ce qu'une omelette familiale aux champignons des bois,

aux prétendus cèpes, girolles et autres agarics peut causer comme ravages...

La maison de Marie était à son image, petite, retirée, discrète. Si à partir de quarante ans chacun est responsable de son image que dire de son intérieur? La maison basse, aux murs épais et aux nombreuses mais petites fenêtres, s'étalait tout en longueur. Les murs extérieurs étaient chaulés et un poirier en espalier en façade couvrait une partie de celle-ci. La maison était à front de rue et un portillon sur la gauche, peint en vert et surmonté d'un immense buisson de chèvrefeuille donnait accès par un chemin de gravillon qui longeait le côté de la maison au jardin. D'abord une tonnelle de rosiers puis la terrasse en gros moellons, un banc et une table rectangulaire large couverte d'une toile cirée sur laquelle Marie triait ses simples. Le jardin? C'était d'abord un pourtour de fleurs de toutes les couleurs. Un jardin de curé avec de nombreuses variétés de pivoines et, comme dans les monastères du temps jadis, un jardin d'herbes médicinales. Marie régnait sur tout ce petit monde végétal sans jamais donner l'impression de se presser. Un coin de paradis qui nécessitait des soins constants et si le monde n'a pas été fait en sept jours, ce dont Marie ne doutait pas, c'est que son petit lopin de terre représentait déjà des années et des années de travail et d'aménagements. Il avait fallu tenir compte de l'ensoleillement, de la nature du sol, des bisannuelles...

Émilienne qui la connaissait depuis toujours n'avait jamais compris comment son amie, pourtant jadis si experte pour réaliser une préparation médicale, n'avait pas pour autant le sens inné de la cuisine. Émilienne était une heureuse nature. Certes, elle devait tenir à l'œil son taux de cholestérol et pour faire plaisir à son amie Marie, prenait consciencieusement les tisanes que celle-ci lui préparait. La gastronomie était son violon d'Ingres. Elle avait toujours à la main une nouvelle recette et si, partir de temps à autre en vacances lui plaisait, elle n'aimait pas s'éloigner trop longtemps de ses fourneaux comme un musicien ne peut pas s'écarter de son

instrument. Chez elle, les livres de recettes et les ouvrages de cuisine s'amoncelaient. Quand elle recevait ses amies, Marie arrivait toujours la première pour garnir la table de fleurs de son jardin. Être reçu chez Émilienne, c'était aller d'étonnement en étonnement et nul ne pouvait plus douter lors du départ que la cuisine est un art avec ceci de pathétique qu'il est éphémère comme la danse. À la simple lecture d'une recette, Émilienne présentait déjà les saveurs et les arômes et automatiquement, envisageait ce qu'il y avait encore moyen d'améliorer. Au restaurant, à la première bouchée, elle s'arrêtait un moment et son vis-à-vis savait qu'elle avait deviné tous les ingrédients qui composaient le plat.

Berthe était la plus âgée. Elle avait eu bien du mal à décrocher de son sacro-saint bureau et encore maintenant faisait la comptabilité de quelques institutions caritatives. Un esprit d'ordre, à l'écriture et surtout aux chiffres d'une parfaite régularité. Elle aimait l'exactitude et pouvait passer des heures s'il manquait quelques francs dans la colonne d'un bilan. D'une honnêteté foncière, elle avait gagné correctement sa vie pendant toute sa carrière et ne s'était pas enrichie. Et pourtant, elle en avait comptabilisé des fortunes ! Il était difficile d'imaginer une personnalité plus droite, moralement un peu rigide bien que la tolérance lui soit venue avec l'âge. Pour elle, l'Univers était bien ordonné et les merveilles de la nature, une des preuves de l'existence de Dieu. Chez cette personne raisonnable, prudente, la foi était le seul côté irrationnel mais était aussi la colonne vertébrale de son existence. Ce n'était pas une créative comme Émilienne qui créait des bouquets de saveurs, sans être pour autant un esprit sec. Elle avait toujours eu plus de plaisir à donner qu'à recevoir et à l'inverse de bien des experts-comptables, l'avarice lui était totalement étrangère. Un peu vive dans ses réactions, toute d'une pièce et montant vite au cocotier, elle pouvait difficilement cacher son approbation ou sa désapprobation en toutes circonstances. Il n'était pas difficile aux cartes de deviner son jeu.

Ce fut la pause.

Dès que deux joueuses étaient arrivées à cinq cents points, on s'arrêtait un moment. Marthe à qui l'autorité était naturelle faisait un signe à Pierre et celui-ci apportait la commande, faisant le tour afin de se tenir toujours à droite du convive. Il resservait chacune de thé et sans devoir demander, déposait devant Émilienne son merveilleux, le misérable pour Marie, le pain à la grecque pour Berthe et last but not least le sacro-saint javanais de Marthe. Elles parlèrent brièvement du temps, non pas pour ânonner ce que Monsieur météo avait pu dire à la télévision. C'était plutôt le chapitre de Marie. Les géraniums étaient rentrés pour l'hiver et elle rappela à Émilienne d'en faire autant et de ne pas oublier surtout de les arroser de temps en temps. Marthe parla d'une exposition d'aquarelles qui vaudrait certainement le détour, éveillant l'attention de Berthe qui excellait dans cet art. Sans jamais avoir fréquenté l'Académie, elle avait toujours su dessiner. Chez elle, le sens de la perspective était inné. À une autre époque, elle se serait consacrée à l'enluminure. Elle qui avait manié des chiffres toute sa vie était bien plus impressionnée par le travail d'un artisan ou d'un peintre que par la fortune d'un magnat. Ses sujets de prédilection étaient les fleurs, les oiseaux, les vieux objets et toujours la précision, la minutie du détail : une mésange charbonnière ne risquait pas d'être confondue avec un pinson. De temps à autre, elle empruntait à Marie un objet ancien. L'aquarelle arrivait à rendre la luminosité ou la patine même d'un plat à œufs en cuivre rouge ou d'un ancien moule à beurre. Quelques fleurs, un fruit et en quelques heures, elle réalisait une merveilleuse nature morte qui était tout, sauf morte. Elles convinrent de se rendre à l'exposition mercredi prochain non sans avoir consulté discrètement leur agenda.

Ces quatre amies étaient en fait farouchement indépendantes et les indications qu'elles donnaient sur leur vie privée se faisaient par petites touches. Si un jour ne convenait pas à une activité

commune pour cause médicale, c'était tout au plus un petit ennui de santé. Elles avaient parfois des soucis et privilège de l'âge puisqu'elles étaient d'une autre époque, elles n'étaient jamais arrivées au stade commun actuel où l'on a des problèmes.

Marie ouvrit son cabas et sortit d'entre les pages d'un livre une notice nécrologique. Sujet dangereux. Elles partageaient aussi toutes le goût de cette rubrique. Marthe et même Émilienne ne cachaient pas qu'elles commençaient la lecture de leur journal par celle-ci. On ne vit pas presque trois quarts de siècle dans la même petite ville sans connaître presque tout le monde. À elles quatre, elles représentaient une somme de connaissances exceptionnelles. Non seulement elles avaient grandi à Dinant, y avaient fait leurs classes mais en plus, elles ne s'en n'étaient jamais longtemps éloignées. De par leurs professions aussi, elles avaient accumulé sans le vouloir une quantité d'informations. On ne tient pas une pharmacie pendant près de quarante ans sans connaître les problèmes de santé des habitants.

Berthe connaissait souvent l'aspect financier d'autant que parmi les comptabilités particulières qu'elle avait tenues, dans la plus grande discrétion, bien sûr, il y avait l'étude du Notaire Houzeau dont émanaient les actes de propriété de presque toute la ville et des environs. Marthe avait fréquenté la meilleure société et était un véritable *who is who* ambulante. Quant à Émilienne, c'était comme pour les cartes, elle n'avait l'air de rien, elle écoutait toujours gentiment et n'oubliait rien. Derrière cette apparente indolence, il y avait une mémoire exceptionnelle.

Le sujet nécrologique était dangereux car en société et même entre amies, il y a toujours des sujets qui amènent des frictions. La politique et la religion par exemple ! Pour la politique, ce n'était pas vraiment un point difficile. Ayant dû gagner leur vie par elles-mêmes sans attendre de l'État Providence, elles étaient plutôt de philosophie libérale. Les idéologies socialisantes n'ont jamais eu beaucoup de prise sur les professions libérales et commerçantes.

Même Berthe qui avait été appointée toute sa vie professait un aide-toi et le ciel t'aidera. Pour la religion, c'était plus épineux. Le tandem Marthe Berthe avait des antécédents.

Marthe déposa sur la table l'encadré soigneusement découpé. On pouvait lire en italique *Il a plu au Seigneur de rappeler l'âme de son fidèle serviteur* ce qui amena le froncement de sourcils caractéristique chez Marthe, foncièrement libre-penseuse. Berthe fit celle qui ne voyait pas. Bien sûr, elles avaient toutes remarqué dans leur quotidien respectif l'annonce du décès de ce haut magistrat. Marthe ne put s'empêcher de signaler à l'intention de Berthe :

— Tu auras remarqué qu'il est pieusement mais inopinément décédé ? Cela veut dire quoi ce charabia ? On lui a administré l'extrême-onction quand l'électroencéphalogramme était plat ?

Berthe cassa un peu de son pain à la grecque qu'elle trempa dans le thé avant de relever.

— Je suppose qu'il avait laissé des dernières volontés ?

Émilienne fit subtilement diversion en attirant l'attention sur les nombreuses distinctions honorifiques qui semblent toujours accompagner les disciples de Thémis. Certes, les croix et les grands cordons ne manquaient pas.

— Mais quand on est mort, on est mort... susurra Marie.

C'était l'évidence.

En femme d'ordre, Berthe se pencha sur les dates de naissance et de décès. Une bonne notice devait rappeler ces éléments. Qui ? Où ? Quand ? À quel âge et de quoi ? Sans oublier les annonceurs qui étaient aussi souvent les héritiers. Le calcul entre les deux dates – septante – amena une remarque très réaliste.

— En voilà un qui n'aura pas profité de sa pension, je veux dire de son éméritat vu que les magistrats ne cessent leurs activités qu'à septante ans.

À une époque où beaucoup considéraient comme un droit d'arrêter de travailler au début de la cinquantaine, cela valait la peine d'être souligné.